

Agnès Martin-Lugand

À LA LUMIÈRE
DU PETIT MATIN

Michel
LAFON

DU MÊME AUTEUR

Les Gens heureux lisent et boivent du café, 2013.

Entre mes mains, le bonheur se faufile, 2014.

La vie est facile, ne t'inquiète pas, 2015.

Désolée, je suis attendue, 2016.

J'ai toujours cette musique dans la tête, 2017.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2018
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*Pour Guillaume, Simon-Aderaw et Rémi-Tariku,
mes rayons de soleil...*



*Certains actes en apparence non intentionnels
se révèlent (...) parfaitement motivés et déterminés
par des raisons qui échappent à la conscience.*

Sigmund FREUD

After We Meet,
I HAVE A TRIBE



Quatre ans. Quatre ans qu'ils étaient partis. Quatre ans que mes parents m'avaient laissée. Quatre ans que, en ce jour de fin février, je venais m'asseoir face à leur olivier, sur le banc en fer forgé que maman affectionnait tant. Quatre ans que je leur soufflais mon chagrin et ma colère. Mon pardon, aussi. Comment, au fond, en vouloir aux êtres les plus merveilleux qu'il m'ait été donné de rencontrer ?

Je n'avais rien d'original, avec mon amour infini pour mes parents. J'entendais encore ma mère me répéter que j'étais leur petit miracle. Mes parents s'étaient follement aimés, se suffisant longtemps à eux-mêmes. Ils avaient malgré tout voulu agrandir leur bulle d'amour. La vie réservait des surprises ; bonnes ou mauvaises. Leur difficulté à avoir un enfant, loin de les séparer, les avait rapprochés. Ils entretenaient la légende selon laquelle c'était grâce à leur force que j'avais fini par pointer le bout de mon nez. Peu importait comment, au bout du compte, j'étais là depuis trente-neuf ans. D'un duo, ils étaient passés naturellement à un trio, avec la même évidence. J'avais été choyée, aimée, élevée, valorisée, réprimandée aussi. Ils m'avaient tout offert pour que je puisse me lancer dans la vie sur de bons rails. J'avais le sentiment d'avoir grandi dans la maison du bonheur, où mes amis étaient toujours

accueillis à bras ouverts. Grâce à mes parents, à la liberté de penser qu'ils m'avaient accordée, j'avais pu me chercher, me trouver et me permettre de découvrir celle que je voulais devenir. Et puis, un jour ils avaient appris qu'une saloperie rongait les neurones de maman les uns après les autres. Bientôt elle ne se souviendrait de personne, pas même de qui elle était. Bien sûr, pour me protéger, ils me l'avaient caché, se transformant en de merveilleux acteurs. Maman avait toujours été tête en l'air et, avec papa qui veillait au grain dès que je leur rendais visite, je n'avais rien vu venir. Je vivais loin d'eux, à Paris, et lorsque je descendais à la maison dans le Sud, ils mettaient toute leur énergie dans la bataille pour préserver leur secret. Certains diraient que je n'avais pas été très attentive, peut-être était-ce vrai, mais même si j'avais remarqué quoi que ce soit, rien n'aurait pu briser la spirale infernale dans laquelle ils étaient entrés. Je l'avais compris en lisant leur lettre. À travers ces quelques lignes, aujourd'hui parties en fumée avec eux, ils s'étaient excusés pour la souffrance qu'ils allaient m'infliger, mais ils savaient aussi que si l'un restait en vie sans l'autre, celui qui resterait m'en infligerait davantage encore. Ils m'avaient demandé pardon pour leur égoïsme d'amoureux. Leur amour avait tout emporté sur son passage, jusqu'à leur fille unique.

– Hortense ?

Un sourire éclaira mon visage en entendant la voix douce de Cathie, ma meilleure amie, la sœur que je n'avais pas eue, celle que j'avais rencontrée le jour de mon premier cours de danse, trente-cinq ans plus tôt. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, elle arrivait emmitouflée dans une grosse veste de laine. Qui a dit qu'il faisait toujours beau en Provence ? Le temps était à l'image de mon humeur triste, il faisait gris et le mistral glaçait les os. Je l'encourageai à prendre place sur le banc

À la lumière du petit matin

à côté de moi. Elle s'assit délicatement, attrapa ma main et fut à son tour aimantée par l'olivier.

– C'est dommage que tu ne puisses pas rester un ou deux jours de plus, murmura-t-elle. On te voit si peu...

J'inspirai profondément, submergée par une nouvelle salve de tristesse.

– Je suis d'accord avec toi, ça me manque beaucoup. Mais tu sais bien que je ne viens que pour ce rendez-vous avec papa et maman, je ne peux pas m'absenter plus longtemps.

– C'est bon signe, les cours sont pleins !

– Plutôt, oui.

– Tu sais quand tu arrives cet été ?

– Pas exactement, mais au plus tard le week-end du 14 Juillet. Je vais bientôt débiter l'organisation des stages et lancer la réservation des chambres.

J'avais refusé de me séparer de la maison de mes parents dans la campagne de Bonnieux, village perché sur un flanc du Luberon. À l'époque où ils avaient perdu tout espoir d'avoir un enfant, ils avaient investi leurs économies dans cette ruine à restaurer – une vieille ferme qu'ils avaient baptisée ironiquement la Bastide – et décidé de quitter la ville pour s'y installer. Ce projet fou devait être leur bébé, et finalement, il y avait eu des biberons à donner et des couches à changer. J'y avais tous mes souvenirs avec eux, avec Cathie. Et quand il avait été clair pour papa que sa fille concevait une passion irrévocable, il avait aménagé une vieille grange encore inoccupée jusque-là en studio de danse qui n'avait rien à envier à ceux des professionnels. Le fait qu'ils se soient donné la mort dans leur maison n'enlevait rien à mon attachement pour ces murs. Ils s'y étaient aimés, ils m'y avaient conçue, ils m'y avaient aimée, et leurs cendres reposaient

au pied de *leur olivier*. Comment aurais-je pu envisager que des étrangers prennent possession de cette terre et de ces pierres ?

– Tu as fait le tour de la maison ? s'enquit Cathie. Tout va bien ?

Chaque fois que je venais rendre visite à l'olivier de mes parents, en février, elle et Mathieu, son mari, m'accueillaient dans leur petite maison de village. Il aurait été ridicule et trop lourd d'ouvrir la maison pour vingt-quatre ou quarante-huit heures. J'adorais ces moments chez eux, toujours empreints de douceur, de paix, de sérénité. Tous deux partageaient le don de faire du bien aux autres ; par un geste, une petite attention aussi, toute discrète soit-elle, ils redonnaient de la joie au cœur le plus meurtri. La naissance de leur fils cinq ans plus tôt n'avait rien changé à leur manière d'être ; leur ouverture et leur générosité envers ceux qu'ils aimaient n'en avaient été que renforcées. Les entendre me parler de leur vie, simple, proche de la nature, qui était pour moi symbole de pureté, me comblait ; Cathie était apicultrice et Mathieu avait son entreprise d'élagage.

– Elle supporte bien l'hiver, je trouve, lui répondis-je.

– Tu connais ta maison... Dès que les températures remontent, on viendra régulièrement l'ouvrir et l'aérer.

– C'est gentil, mais vous êtes assez occupés comme ça. Ne perdez pas votre temps...

– Ça ne nous embête pas, tu devrais le savoir.

Elle se leva, et me tendit le bras pour me hisser à mon tour.

– Si tu veux avoir ton train, il faut y aller.

J'inspirai à pleins poumons pour puiser du courage, puis lui lâchai la main et rejoignis *l'olivier* pour lui dire au

À la lumière du petit matin

revoir. Je caressai l'écorce sous ma paume, et finis par y poser ma joue.

– Je vous aime, papa et maman. À cet été...

Tout le trajet, Cathie et moi n'arrêta mes pas de jacasser. Bavardage de filles pour mieux combler notre cafard, faire taire le vide qui risquait de nous envahir. Nous avions nos habitudes toutes les deux ; on « pipelettait » jusqu'au moment de quitter la voie rapide. À l'approche de la gare, le silence nous saisissait dans les dernières centaines de mètres avant la séparation inéluctable. Elle se garait à hauteur des loueurs de voitures et laissait tourner le moteur, je descendais seule, elle ne m'accompagnait jamais sur le quai, ni elle ni moi ne voulions verser de larmes en public. Je lui disais *Merci, embrasse Mathieu et fais attention à toi*, elle me répondait *C'était bon de te voir, embrasse Aymeric, Sandro et Bertille, et prends enfin soin de toi, bon sang*. Un dernier baiser sur sa joue et je sortais. Juste avant de m'engouffrer dans le hall, je me retournais pour lui faire de grands signes, le sourire aux lèvres, et quand elle redémarrait, elle klaxonnait. Ce n'était qu'après que la chape de plomb me tombait dessus, et que je l'imaginai papillonner des yeux. Les années passaient – je ne vivais plus dans la région depuis plus de quinze ans –, ma vie parisienne me procurait joie, bonheur et satisfaction professionnelle. J'avais beau rester très attachée à mon Luberon natal, jamais il ne me serait venu à l'idée de quitter la capitale ; les lumières, le fourmillement d'activités, les bruits, les spectacles, la vie nocturne me captivaient. Pourtant à chaque départ, ce même pincement au cœur, ce même nœud à la gorge, cette même bouffée de solitude. Cette même faille dans la poitrine qui ne se comblerait jamais ; la mort de mes parents n'avait rien à y voir. Et elle disparaissait, sitôt le pied posé sur le quai de la

gare de Lyon, j'étais aspirée par le tourbillon de ma vie, le moral en hausse, ravie de retrouver l'école.

Même si, dans notre esprit, elle restait sous la houlette de notre mentor, Auguste, cela faisait maintenant cinq ans qu'avec Sandro et Bertille, nous avions repris son école de danse. À vingt-cinq ans, je sortais de plusieurs années de scènes, des petites, des moyennes, jamais de grandes – je n'étais pas assez sérieuse et disciplinée pour accéder à ce Graal. Dégoûtée par mes années de conservatoire, j'avais voyagé, profité de ma jeunesse, bourlingué en claquant sans regret la porte de la danse académique. Il avait fallu le regard de plus en plus inquiet de mes parents quant à mon avenir pour me rendre à l'évidence, et me prendre en main. Si je continuais à me comporter comme une éternelle adolescente, je ne construirais jamais rien. Il était temps de grandir et de les rendre fiers de moi. J'avais voulu savoir si je pouvais encore vivre de ma passion, ou s'il me faudrait malheureusement la mettre de côté. Je m'étais présentée aux auditions d'Auguste que je connaissais de réputation ; dur mais juste. Après avoir dirigé une école gigantesque pendant plus de vingt ans, il avait décidé de se consacrer exclusivement aux éclopés, ceux qui sortent du rang, les anticonformistes, pour les révéler à eux-mêmes. Le stress avait eu raison de mon entraînement acharné, ma prestation avait été un véritable fiasco. Pourtant, il m'avait prise dans son cours. C'est ainsi que j'avais rencontré ceux qui allaient devenir mes partenaires, Sandro et Bertille.

Sandro venait tout juste de débarquer du Brésil pour se perfectionner à la dure. Il avait parfaitement conscience de son talent, mais il voulait descendre de son piédestal. Résultat des courses : il n'était jamais reparti. Toutes les têtes se retournaient sur son passage – sa peau cuivrée et

À la lumière du petit matin

sa silhouette athlétique y étaient pour beaucoup –, mais dès que lui et son accent chaud ouvraient la bouche, on découvrait, au-delà de l'esthète, un homme d'une gentillesse et d'une générosité peu communes, au sens de l'humour à toute épreuve. Lorsqu'il mettait son corps en mouvement, il émanait de lui une puissance et une sensualité brutes. Le jour de l'audition, chaque candidat était resté bouche bée devant sa chorégraphie, se demandant comment un tel talent avait pu atterrir là et, surtout, plus égoïstement, comment passer après lui. Auguste, lui, avait dû cerner la faille, puisqu'il l'avait retenu.

Quant à Bertille, c'était son ego blessé qui l'avait poussée à tenter sa chance. Jeune mère de jumeaux d'un an, elle avait été mise à la porte de la compagnie où elle dansait depuis quelques années. Lorsqu'elle nous avait expliqué sa situation, je l'avais scrutée des pieds à la tête, sans croire un seul instant que le laisser-aller puisse être à l'origine de son exclusion. Bertille était le feu sous la glace. Une femme au premier abord tout en retenue, mais au caractère bien trempé dès qu'elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait, comme elle voulait. Depuis, j'avais goûté à ses coups de sang ! Et lorsqu'elle dansait, on peinait à admettre que c'était celle qui venait de nous passer un savon, quelques minutes plus tôt. Son corps devenait un instrument délicat, un seul de ses mouvements véhiculait une émotion époustouflante, qui suffisait à vous faire quitter terre.

Nous nous étions liés d'amitié et soutenus pendant cette folle année sous la baguette bienveillante d'Auguste. Conscients qu'il nous avait pris sous son aile et qu'il s'était attaché à nous, nous avions parfois l'impression d'être les élus. Mais il n'en avait été que plus dur et exigeant, sans la moindre considération pour nos états d'âme. Il fallait danser, danser et encore danser jusqu'à en crever. Il nous

poussait dans nos retranchements, il voulait savoir ce que nous avions dans le ventre, et testait nos limites en permanence. Son credo : nous faire raconter une histoire lorsque nous dansions. Il attendait de nous qu'on traque et qu'on libère les émotions enfouies au plus profond de notre être. Nous avions à peine droit au repos, mais il était si extraordinaire que nous cédions à toutes ses demandes, aucun de ses élèves – pourtant de nature rebelle – ne se révoltait jamais. Mes deux amis et moi, nous lui avons demandé de suivre une année supplémentaire, il avait refusé, partant du principe qu'il avait accompli sa mission, mais nous avait plutôt proposé de l'assister dans ses cours à tour de rôle. Nous avons découvert l'enseignement, et cela avait été pour moi une révélation. Auguste nous avait encouragés à préparer en candidat libre le diplôme de professeur. Il nous avait mis face à la réalité. Grâce à lui et à son acharnement, nous avons trimé comme des bêtes et avons décroché notre bout de papier. Il nous avait alors laissé voler de nos propres ailes. Nous avons chacun enseigné dans différentes écoles, sans jamais nous perdre de vue, bien au contraire. Nous ne nous étions pas davantage éloignés d'Auguste, chez qui nous nous retrouvions régulièrement. Un soir où nous dînions chez lui, il nous avait mis le marché en main :

– Les enfants, je suis fatigué. Je vais fermer mon cours.

Nous avons hurlé, bondi de nos chaises, lui interdisant de faire une chose pareille. Nous étions si choqués par sa décision que nous en avions oublié la bienséance respectueuse que nous adoptions habituellement en sa présence.

– Ça suffit, avait-il dit calmement.

Sur un simple geste de sa main, nous avons repris notre place comme des enfants obéissants.

– Je ferme mon cours, mais vous allez ouvrir les vôtres. À partir de la rentrée prochaine, l'école est à vous, vous

À la lumière du petit matin

en serez les enseignants. Accueillez le public que vous souhaitez, des enfants, des adolescents, des vieux comme moi. Faites ce que vous voulez, ce que vous avez envie de porter avec votre art. Si vous refusez, le cours ferme définitivement, il n'y a qu'à vous que je peux confier cette tâche. Vous êtes mes petits...

Nous étions restés muets de longues minutes devant sa mine satisfaite et émue. Nous nous étions regardés, j'avais lu dans le regard de Bertille et de Sandro les mêmes sentiments que ceux que j'éprouvais : terreur, responsabilité, mais aussi envie d'y aller et de rendre notre père spirituel fier de nous. Je m'étais senti pousser des ailes, les idées, les envies venant les unes après les autres, sans que je puisse les contenir. J'avais parlé la première :

– Vous ne regretterez pas votre choix, Auguste. Vous pouvez nous faire confiance.

Depuis, l'école fonctionnait plutôt bien. À peine avions-nous le temps d'ouvrir les inscriptions que les cours étaient déjà pleins. Toutes les générations se côtoyaient ou se croisaient dans les couloirs. Des tout-petits de trois ans aux plus vieux, dont on taisait l'âge... Le langage de Bertille était la danse classique, Sandro et moi, c'était le modern jazz, et lui possédait le petit plus des danses du monde. Mais nous pouvions tous nous remplacer au pied levé en cas de nécessité. Les deux studios étaient occupés en permanence, et nous recevions des piles de CV de professeurs souhaitant travailler avec nous et sous la bannière d'Auguste.

*
* *

Le lendemain, je finissais ma journée par mes grandes adolescentes. Je les adorais. Au début du cours, elles me supplièrent de leur dire quelle serait la chorégraphie pour

le spectacle de fin d'année. Incapable de dissimuler mon entrain, je leur ouvris une brèche et elles piaillèrent immédiatement pour que je leur montre tout. Nous avions encore de longues semaines de préparation devant nous, mais j'avais envie de mettre la barre plus haut que l'année précédente. Elles étaient douées, formaient un groupe soudé, ça valait la peine de tenter le coup, de monter d'un cran le niveau ainsi que mon exigence envers elles. En cinq ans, certaines s'étaient révélées ; à force de persévérance, de patience, de douceur, j'avais réussi à découvrir en elles la petite étincelle en plus. J'étais certaine qu'on arriverait à faire quelque chose de sympa. Et puis, je souhaitais un beau final. La plupart allaient bientôt quitter l'école et mes cours ; à dix-sept ans, la danse n'était qu'un loisir pour elles, elles seraient happées par leur vie d'étudiante, par d'autres occupations. Je les avais vues grandir, devenir des petites femmes, j'estimais que je devais rendre hommage une dernière fois à leur implication, leur talent pour la danse.

– OK ! Je vous montre, les filles, cédaï-je en souriant.

Elles applaudirent et s'installèrent, surexcitées, sur le côté du studio. Je me mettais rarement en avant, je n'étais pas là pour les écraser avec mes années de pratique, j'étais là pour leur transmettre mon savoir, leur permettre d'assumer leur corps, de bouger, d'être épanouies et bien dans leur peau. Je préparai le morceau – *Blouson Noir* d'Aaron – qui nous accompagnerait les prochains mois, confiaï la télécommande de la sono à l'une d'entre elles et me positionnai au centre de la salle. Je me lançai un regard dans le miroir, puis j'inclinai la tête, jambes serrées, bras tendus le long du corps et, d'un signe, je donnai le top départ pour que le son nous absorbe. À partir de là, je décollai, me laissant guider par le déploiement de mon corps et l'histoire que je souhaitais raconter. Je

À la lumière du petit matin

voulais de la vie, de l'énergie, de la joie. Je pensais à tout, au mouvement d'un petit doigt qui pouvait en dire beaucoup, à mes yeux, même si je les fermais par moments, le plus infime geste renforçait le message délivré durant ces quatre minutes trente-cinq. Le volume augmenta brusquement, je souris et aperçus Sandro aux côtés de mes élèves, il n'avait pu s'empêcher de venir, après avoir entendu ce qui se passait dans ma salle. Je dansais trop peu souvent seule à son goût. Il avait parfaitement réagi avec la musique – il me connaissait si bien – puisqu'il s'agissait précisément de l'instant où j'allais demander à mes petites poulettes de lâcher les vannes. Je voulais une explosion d'énergie, qu'elles envahissent l'espace, qu'elles happent les spectateurs par leur liberté et qu'elles gardent à vie cette impression. Je leur en fis la démonstration, et fus moi-même surprise par le plaisir de ce lâcher-prise. Quand le silence gagna à nouveau le studio, Sandro siffla d'admiration :

– Amusez-vous bien, les girls !

Son sourire était un vrai rayon de soleil. Je lui soufflai un merci reconnaissant, ses compliments m'allaient toujours droit au cœur.

– On y va, dis-je à mes élèves pour les encourager.

Je pouvais percevoir leurs doutes.

– Vous allez y arriver ! Je ne vous envoie pas au casse-pipe, si je vous propose cette chorégraphie, c'est que je sais que vous en êtes capables.

Une heure et demie plus tard, appuyée à la barre, je les regardais tout en m'épongeant le visage, elles m'auraient presque fatiguée, ces chipies. Je m'autorisai un brin d'autosatisfaction ; j'avais visé juste, elles relevaient le défi. Je lançai un regard à la pendule et frappai dans mes mains.

- Au vestiaire, les filles ! Ne traînez pas !
- À la semaine prochaine, Hortense !

Elles partirent en piaillant. Pendant qu'elles se rhabillaient, j'en profitai pour faire mes étirements en prenant un soin particulier à détendre tous mes muscles, je voulais par-dessus tout être au top de ma forme les prochaines heures. Puis j'avalai la moitié de ma bouteille d'eau. Lorsque mes élèves ressortirent habillées, parées comme des châsses pour retrouver leur petit copain, je les accompagnai jusqu'à la sortie, sans avoir à me soucier de ce qu'elles feraient après, c'était l'avantage des cours pour adolescentes et adultes ; pas de surveillance ou d'attente de mamans en retard. Elles me firent chacune une bise et filèrent.

– Reposez-vous bien, les minettes ! les interpellai-je dans la rue.

– Promis !

Je riais encore de leur insouciance en rejoignant le bureau, qui avait été celui d'Auguste. Nous n'avions jamais compris pourquoi il ne s'était pas octroyé un espace plus confortable. Six mètres carrés à tout casser où nous avions tout de même réussi à caser une table, trois chaises, deux meubles de rangement, un minifrigo et nos souvenirs. Mes amis étaient là, Sandro sur son perchoir – tout en haut de l'étagère – et Bertille derrière le bureau à gérer une partie de la paperasse (nous nous partageons toutes les deux cette tâche ingrate).

- Tu t'en sors ?
- Ouais, ça va.
- Arrête, je finirai demain.

Je m'assis et commençai à masser une de mes chevilles qui me titillait depuis quelque temps.

- Il paraît que ta choré est absolument géniale ?
- Je ne sais pas, mais les filles sont fans.

À la lumière du petit matin

– Ne fais pas ta modeste ! C'est ridicule ! Et franchement, tu es superbe, j'espère que tu danseras avec elles pour le spectacle, ça serait du gâchis, sinon.

Je balayai cette suggestion d'un geste.

– En tout cas, j'ai hâte de voir ça, renchérit Bertille.

Elle se cala plus confortablement contre le dossier de sa chaise et me lança un regard éberlué.

– Qu'est-ce que tu fais encore là, toi, d'ailleurs ? Ce n'est pas ce soir qu'Aymeric rentre ?

Danser m'avait vraiment fait déconnecter ! Comment avais-je pu l'oublier ?

– Il faut que je file !

Je bondis de mon siège, poussai Sandro pour récupérer mon vieux sac Darel qui ne me quittait jamais, enfilai mes chaussures, mon manteau et nouai mon foulard. Ils éclatèrent de rire devant mon empressement. Je leur tirai la langue.

– C'est bon ! Ça fait dix jours qu'on ne s'est pas vus !

– C'est rare, commenta Bertille.

– Oui, et heureusement... mais là, c'était un peu compliqué, il avait plusieurs déplacements pour le boulot, donc...

– Tu lui sors le grand jeu, alors ! ricana Sandro.

– Si j'ai le temps de me préparer.

– Je te dépose chez toi, si ça t'arrange, je suis attendu aussi, nous annonça-t-il en roulant des mécaniques.

Il me tendit un casque de scooter. Je levai les yeux au ciel en me retenant de rire. Sandro était un bourreau des cœurs, il les lui fallait toutes, les jeunes, les moins jeunes et les autres. Il s'appliquait à ne faire aucune discrimination. Avec son accent charmeur, il nous expliquait régulièrement qu'une femme était une femme, qu'une femme était belle, mystérieuse et désirable quel que soit son âge, son tour de taille ou son bonnet de soutien-gorge. Par

moments, Bertille et moi tentions de le raisonner, mais rien n'y faisait.

Il slalomait sur son scooter cabossé dans la circulation en sifflotant un air de son Brésil natal. Un petit quart d'heure nous suffit pour aller jusque chez moi. Il releva sa visière lorsque je fus descendue de sa pétrolette, je lui tendis mon casque.

– Garde-le, je passe te prendre demain matin !

– Tu vas réussir à te lever ? lui demandai-je en haussant un sourcil soupçonneux.

– Pas trop le choix et toi, tu commences à quelle heure ?

– Dix heures !

– Mais oui, c'est le jour des chouchous !

Je souris, déjà impatiente d'y être. Depuis deux ans, soutenue par un psychomotricien, j'accueillais tous les jeudis matin un groupe d'enfants handicapés pour les aider à travailler leur souplesse. J'étais payée des clopinettes, ce qui faisait grincer des dents Bertille, mais je m'en moquais.

– À demain et merci pour le trajet !

– Dépêche-toi ! L'amour n'attend pas !

Il repartit en sifflotant. Quant à moi, je gravis au petit trot les six étages qui me séparaient de mon appartement.

Je vivais là depuis plus de quatre ans. J'avais eu le coup de cœur pour ce nid sous les toits, ce cocon retapé avec l'aide de mes deux acolytes et du mari de Bertille. Je l'avais acheté grâce aux économies faites depuis que j'avais commencé à travailler et à une donation de mes parents. Je n'y avais pas vu de signe. Ils m'avaient encouragée à investir – comme eux – dans la pierre et avaient tenu à m'aider. Lorsque j'étais entrée dans cette grande

À la lumière du petit matin

pièce délabrée de quarante mètres carrés avec son petit balcon entre les toits en zinc, j'avais su qu'ils l'aimeraient et qu'ils me diraient qu'elle me ressemblait. J'avais passé des journées entières à poncer les murs et le vieux parquet. Pour la cuisine, nous avons fait une expédition chez Ikea et Sandro s'était lancé pour la première fois de sa vie dans le montage de meubles. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, l'une des portes de placard manquait. Pour séparer la chambre du reste de l'appartement, j'avais déniché un vieux paravent des années trente sur lequel j'avais installé un voile blanc qui accentuait la douceur du blanc grisé de la peinture. Sur le minuscule balcon, j'avais accroché deux ampoules guinguette – pas de place pour plus –, un pot de fleurs et, lorsqu'il faisait beau, je pouvais installer une petite table métallique pliante, à cheval entre ombre et lumière, que le reste de l'année je planquais derrière une porte.

Il me restait une petite heure avant d'avoir des nouvelles d'Aymeric ; le temps de me préparer. Il m'avait tant manqué ! Le retrouver finirait de dissiper le trouble après ma visite à l'olivier de mes parents. Je déambulai nue dans la pièce, mis de la musique – la voix chaude d'Alicia Keys –, puis je pris un soin particulier à choisir ma lingerie et la robe idéale – la dos-nu noire – et, pour finir, je récupérai sous le lit de hautes sandales à lanières. Peu importaient les températures fraîches, je désirais voir l'effet qu'elles produisaient sur lui – effet que je connaissais. J'interceptai un message à l'instant où j'entraï dans la salle de bains, je luttais contre une petite angoisse naissante et soupirai de soulagement en le lisant : « Suis dans les bouchons, je ne peux pas passer te prendre, rejoins-moi directement et vite ! Tu m'as manqué... je t'embrasse. A. » Rassurée, je me glissai enfin sous la douche. Au contact de l'eau,

Agnès Martin-Lugand

je me dénouai et me détendis. Le dernier jet glacé me tonifia et me vivifia la peau. Enroulée dans ma serviette de toilette, je me maquillai avec application pour mettre mes yeux gris et mes lèvres en valeur. Pour mes cheveux – dont il aimait la blondeur naturelle –, j’optai pour un chignon désordonné dont je laissai savamment s’échapper une mèche, la coiffure qu’il préférait. Ensuite, pour rendre ma peau veloutée, j’appliquai une huile sèche. La touche finale : une unique goutte de parfum au creux de mes seins. J’étais prête.

Je ne fus pas étonnée d'arriver la première. Aymeric avait beau être l'homme le plus organisé que je connaisse, il était presque toujours en retard ; un dernier appel, un dernier mail à envoyer, une dernière situation de crise à gérer. Je ne lui en voulais pas, il réglait toujours le maximum de choses avant de me retrouver pour qu'on ne soit pas dérangés. Le serveur, qui nous connaissait très bien, m'escorta à notre table habituelle, dans une alcôve tranquille propice aux retrouvailles, d'où nous pouvions voir sans être vus. Il revint quelques minutes plus tard, un cocktail à la main.

– Je n'ai rien commandé, je vais l'attendre.

– Il m'a appelé juste avant votre arrivée pour me demander de vous servir, il en a encore pour quelques minutes.

Et voilà, qu'est-ce que je disais !

– Merci beaucoup.

Un petit quart d'heure plus tard, alors que je n'avais siroté que trois gorgées de mon verre, Aymeric s'encadra dans l'entrée du restaurant, téléphone encore vissé à l'oreille. À son visage tendu à l'extrême et sa main crispée sur son portable, je pouvais percevoir son impatience et sa concentration. Rêveuse et heureuse, je ne résistai

pas au plaisir de le regarder. Il avait l'art d'apporter du sex-appeal à son uniforme sorti tout droit du *Printemps de l'Homme*. Peu importait son look ou sa haute silhouette, son seul charisme irradiait une pièce. Aymeric en imposait aussi par son assurance polie. Quiconque le rencontrait sentait qu'il réussissait tout ce qu'il entreprenait ; pourtant jamais, chez lui, je n'avais perçu une volonté d'écraser les autres, il démontrait simplement par A+B qu'il excellait dans son domaine, que rien ne lui faisait peur, balayant les obstacles à force de travail, de volonté et d'audace.

Son expression s'adoucit à l'instant où nos regards se croisèrent, portant deux doigts à sa bouche, il m'envoya un baiser. Quelques minutes plus tard, il raccrocha... enfin. Il parcourut du regard la salle de restaurant avant de me rejoindre, un léger sourire carnassier aux lèvres. Je le laissai s'approcher sans esquisser un geste. Je lui offris mon cou lorsqu'il arriva près de moi, il y déposa un baiser qui me fit frissonner, avant de s'asseoir en face de moi. Il prit de longues minutes pour me détailler – son rituel – comme s'il cherchait à me redécouvrir. Cela semblait toujours avoir pour effet de le détendre. J'aimais ces instants où il redescendait de son monde pour rejoindre le mien, j'avais l'impression d'être le centre de son univers, il redevenait le Aymeric que moi seule connaissais.

– Ton appel ? Rien de grave, j'espère ?

– Non... plutôt une bonne nouvelle ! me répondit-il, le visage rayonnant et avec une lueur d'excitation dans le regard. Mis à part un nouveau casse-tête impossible pour mon agenda.

– Et je peux savoir quelle est cette nouvelle qui te met dans un état pareil ?

Il s'emballa, comme chaque fois qu'il était question de son travail, je le laissai m'expliquer par le menu en quoi consistait cette opportunité. Sa volubilité m'amusait.

À la lumière du petit matin

Brusquement, il dut se rendre compte qu'il faisait les questions et les réponses depuis une dizaine de minutes. Avec un sourire d'excuse, il reprit sa respiration.

– Peu importe, on en reparlera... Maintenant, je suis tout à toi.

Pas encore totalement, puisque notre serveur surgit pour prendre notre commande.

– Comment ça s'est passé, dans le Sud ? me demandait-il une fois que nous fûmes à nouveau en tête à tête.

Je lui envoyai un petit sourire, certainement un peu triste.

– Cathie et Mathieu t'embrassent, ils espèrent te voir cet été.

– Moi aussi. Et pour tes parents ?

– J'ai fait ce que j'avais besoin de faire... c'est juste une année de plus sans eux.

Il attrapa ma main par-dessus la table et la caressa délicatement.

– J'aurais aimé être avec toi.

– Je sais. Mais ne t'inquiète pas, je vais bien. J'ai passé une superbe journée à l'école, et tu es là, maintenant.

Et c'était vrai. À présent qu'il était devant moi, tout allait parfaitement bien.

– C'était long, me dit-il après une gorgée de vin, en reposant son verre. Trop long, même...

– Je suis d'accord, mais tu n'avais pas vraiment le choix.

Il lâcha ma main et, avec une mine de conspirateur, s'adossa à la banquette en plongeant ses yeux dans les miens. Nous nous concentrions enfin sur nous ; j'en étais ravie.

– J'ai eu une idée, ces jours derniers, il faudrait que tu m'accompagnes de temps en temps, ce serait tellement bien.

J'émis un rire léger. Gentiment moqueuse, je secouai la tête, les yeux au ciel. Puis je me penchai vers lui, prête à lui faire une confidence.

– Aymeric...

Visiblement satisfait et curieux, il arbora un petit sourire en coin.

– Oui...

– Tu as l'air d'oublier que j'ai une vie, des élèves, des cours à donner...

Changement d'humeur. Moue boudeuse. Quand il s'y mettait, il avait tout de l'enfant capricieux. Pourtant, il se reprit rapidement :

– Le pire, c'est que j'aime que tu aies cette vie... D'ailleurs, ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue danser...

– Tu n'auras qu'à venir au spectacle de fin d'année !

– Je n'ai pas l'intention d'attendre si longtemps. Et, je ne t'ai pas dit que je voulais vous voir danser, tes élèves, les autres et toi... Là, maintenant, ce soir, si tu veux tout savoir, il n'y en a qu'une qui m'intéresse.

La distance se réduisit entre nous, il riva son regard au mien.

– On trouvera bien un moyen pour que tu me voies avant...

– Je ne voyais pas les choses autrement.

Amusé, il rétablit une distance de sécurité entre nous.

– Quelle idée j'ai eue qu'on dîne au resto, ce soir, j'aurais dû te rejoindre immédiatement !

– Qu'est-ce que tu peux être impatient ! le taquinai-je. Sa main emprisonna mon poignet.

– Pas toi, peut-être ?

Sitôt nos assiettes débarrassées, il abandonna sa serviette sur la table, jeta un coup d'œil à sa montre et fit signe de

À la lumière du petit matin

préparer l'addition. Je compris le message et si son empressement m'amusa, en réalité, je ne valais guère mieux que lui. Il sortit de la poche intérieure de sa veste quelques billets qu'il tendit au serveur.

– La même table, jeudi prochain, lui rappela-t-il avant de franchir la porte.

– C'est déjà noté ! Bonne fin de soirée à tous les deux.

– Merci, lui répondis-je.

La main d'Aymeric suivit la courbe de ma robe et se glissa au creux de mon dos. Cette caresse m'électrisa. Le désir que je perçus dans son regard m'enflamma. Il approcha son visage du mien, prêt à m'embrasser, mais il recula à la dernière minute.

– Tu joues avec mes nerfs, chuchotai-je.

– Avec les miens aussi... Allons-y.

À peine avions-nous franchi la porte de mon appartement que ma robe vola et que mon lit nous accueillit. L'impatience l'emportait. Depuis notre rencontre, c'était explosif entre nous, le désir nous tenaillait dès que nous étions en présence l'un de l'autre. Aymeric, sûr de lui et du pouvoir qu'il exerçait sur moi, m'aimait avec possessivité. Je le lui rendais bien, lui abandonnant mon corps inconditionnellement. Nous n'étions jamais rassasiés. Mais l'attente eut raison de nous, la délivrance nous saisit rapidement et par surprise.

– Définitivement, c'était trop long, murmura-t-il le visage niché dans mon cou, la respiration encore hale-tante.

– Ce n'est pas moi qui dirai le contraire, lui répondis-je en passant une main dans ses cheveux blonds.

Il roula sur le côté et m'enfouit dans ses bras. On resta ainsi de longues minutes, blottis l'un contre l'autre, sans

rien dire. Je me concentraï sur les battements de son cœur.

– Je ne pourrai jamais me passer de toi, finit-il par chuchoter, presque tristement.

Je relevai le visage vers lui, il caressa ma joue. Je connaissais ce regard, celui de l'approche du départ. La nostalgie des trois dernières heures pointait déjà. Le mince espoir de le garder avec moi s'envola aussitôt. Ma déception s'incarna dans un soupir qui ne passa pas inaperçu.

– La semaine prochaine, on reprend nos habitudes. Et on aura plus de temps, Hortense.

J'acquiesçai, incapable de soutenir son regard.

– Ça va ?

– Oui... mais quand pourra-t-on repasser toute une nuit ensemble ? J'ai l'impression que ça fait des années-lumière que je n'ai pas dormi avec toi.

– Moi aussi...

– Tu aurais pu rester, ce soir...

Il s'éloigna soudainement de moi. *Bien joué, Hortense.*

– Il faut que j'y aille.

J'avais eu tort d'insister, j'aurais dû le savoir. Il s'enferma dans la salle de bains. Je remontai la couette sur moi, et ne bougeai plus. La pièce était plongée dans la pénombre, seul filtrait un rayon de lumière sous la porte de sa cachette. J'entendis son tiroir s'ouvrir, se fermer, l'eau couler dans le lavabo quelques minutes. Lorsqu'il réapparut, il était propre sans l'être totalement, du moins mon odeur n'était-elle plus inscrite sur sa peau. Il se rhabilla soigneusement, prenant bien garde à ne conserver aucune trace de nous, retirant jusqu'au cheveu qui traînait sur sa veste. Il s'approcha de moi, mal à l'aise. Je m'assis en restant camouflée dans les draps.

– Je fais ce que je peux, Hortense.

À la lumière du petit matin

Je sais...

– Je sais.

Il posa sa main sur ma joue et son front sur le mien. Nous nous regardâmes dans les yeux. Lorsque je lui souris, il parut soulagé. Je ne voulais pas qu'il parte sur une fausse note.

– Je vais faire une chose qu'il va falloir me pardonner, lui annonçai-je.

Il fronça les sourcils, visiblement inquiet de ce qui allait suivre. Ne pouvant résister plus longtemps, je l'embrassai fougueusement. Il craqua lui aussi et me serra fort contre lui. Mais il finit par rompre notre baiser.

– File, lui ordonnai-je.

Il me fit un grand sourire et se redressa, requinqué parce que je venais de lui donner. Il s'inspecta une dernière fois avant de sortir

– Aymeric ?

– Oui !

Il me regarda par-dessus son épaule.

– Tu m'envoies un message quand tu es arrivé ?

– Bien sûr... et toi, tu n'oublies pas ?

– Ne t'inquiète pas.

– À lundi !

Il claqua la porte, je l'écoutai dévaler l'escalier. Lorsque le silence revint, je m'extirpai de mon lit et me préparai pour la nuit. Je me recouchai, mon portable à portée de main. J'attendis une demi-heure avant qu'il bipe. J'avais mon message, auquel je ne répondrais pas, comme d'habitude. Mais je pouvais dormir tranquille ; Aymeric était chez lui, dans sa maison de banlieue chic auprès de sa femme et de ses enfants.

Jamais je n'aurais imaginé, ni même envisagé devenir *l'autre*, la maîtresse, l'amante, celle qui reste dans l'ombre.

Je ne me complaisais pas dans cette situation, bien au contraire, mais Aymeric m'était tombé dessus il y avait de cela trois ans.

Je n'avais pas encore remonté la pente un an après le décès de mes parents. J'étais facilement sur les nerfs, à cette époque-là. Le soir, je restais bien souvent seule à l'école pour danser. Le reste du temps, je donnais le change pour sauver les apparences, pour ne pas nourrir l'inquiétude de Bertille, Sandro, Auguste et Cathie, qui m'avaient portée à bout de bras, pour ne pas disparaître noyée sous le chagrin. Ils ignoraient à quel point j'étais perdue, à quel point je ne savais plus ce que je voulais faire de ma vie. La disparition de mes parents avait fait voler en éclats tous mes repères. Il était temps que mes amis reprennent leur vie sans plus avoir à se soucier de moi. Alors, quand je sentais que la douleur et le manque de papa et maman devenaient trop forts, je dansais pour évacuer, pour me défouler, pour palper une émotion brute et me retrouver. Me laisser emporter par le rythme de la musique et mon corps me faisait un bien fou. J'occupais l'espace de la salle, pieds nus, yeux fermés, totalement hermétique à mon environnement. Cette fois-là, lorsque le silence s'était fait, j'étais restée debout sans bouger au beau milieu de la pièce, pour reprendre ma respiration et savourer la sensation d'avoir détendu mes muscles et oublié mes sombres pensées l'espace d'un instant. Quelqu'un avait toussoté dans mon dos. Je m'étais retournée pour découvrir un homme que je ne connaissais pas. Il ne paraissait pas très à son aise, pourtant il ne m'avait pas fui du regard ni cherché à prendre la poudre d'escampette. Je m'étais immédiatement fait la réflexion qu'il était pas mal, pas mal du tout.